

Vol. 4. No 1.

Avril 1897



La Voix
du
Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang.

ST-HYACINTHE, QUE.,
Canada.

Abonnement: \$1.00 par an



SOMMAIRE.

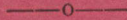
Prières sollicitées.....	97
Le Sang du Fils de Dieu.....	98
Aux cœurs agonisants de Jésus et Marie (Poésie) (O L. H.).....	100
Le Pardon des offenses [L. C.].....	106
<i>Pange lingua</i> [Poésie] (R. P. D.).....	108
Grâce insigne [V. S. J.].....	110
Le bonheur de lui ressembler [LAURE CONAN].....	114
La couronne de larmes [LAURE CONAN].....	115
Sainte Perpétue et Sainte Félicité (L. C.).....	120
Bibliographie.....	124
Actions de grâces.....	125
Le 30 avril.....	126
“ La Voix du Précieux Sang ”.....	126
Le chapelet des Sept Douleurs de Marie.....	187

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

† L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

EVECHÉ DE ST HYACINTHE, 16 Février 1894,
Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.



EN VENTE AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG :—*Reliure de luxe* .
\$2.00, \$2.50, \$3.00 ; *reliure commune* : 75c., 90c, \$1.35.

AVIS.—Les personnes qui voudraient se pourvoir au monastère de MIEL et de SAVON recevront des articles de qualité supérieure. Le MIEL cependant est de quatre qualités, qu'il faut préciser en en faisant la demande : miel *rouge*, miel *doré*, miel *blanc*, miel en *gâteau* de 1 à 2 lbs. Prix modérés.

LA VOIX

— DU —

PRÉCIEUX SANG

Ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.
1 PET. I. 18.19

4^{ème} ANNÉE. ST-HYACINTHE, QUÉ., AVRIL 1897. No 1.

PRIÈRES SOLLICITEES

Pour le pape, les cardinaux, la sainte Eglise. Pour la diffusion du culte du Précieux Sang. Pour l'ordre des Frères-Prêcheurs, spécialement pour le Tiers-Ordre de saint Dominique.

Prions aussi — et très fervemment — à toutes les intentions des personnes qui se recommandent à nous avec une si admirable confiance.

PRIONS POUR LES DÉFUNTS, spécialement pour : MM. LS BEAUCHAMP, décédé à Calumet ; NORBERT MILLET, à St-Ours ; PIERRE LEMOINE, à St-Louis ; HYACINTHE FREMAULT, à Newton ; ÉTIENNE LALIBERTÉ et NARCISSE BLOUIN, à Ste-Marie de la Beauce ; J. B. GAUDERIE, à St-Jean ; G. E. RIOUX, à Sherbrooke ; NORBERT DESROCHES, à Ste-Sophie d'Halifax ; PRISQUE PAUL, à Webster ; WILFRID BÉLANGER, à Salem, Mass. ; EUCLIDE DUDEMAIN, à Richmond ; EMILE GUAY, à St-Isidore ; DESROCHERS, à Joliette ; CHARLES-ALEXANDRE CLÉMENT, à St-Dominique. Pour Mme ERNEST LÉVESQUE, décédée à St-Fabien ; Mme LS LALONDE, à Northampton ; Mme JOS. LINCOURT, à Chicopee ; Mme ALEXIS PAQUET, à Ste-Félicité ; Mme B. SWEENAY, à Green Island ; Mme VVE OCT. LANGLAIS, à St-Philippe de Néri ; Mme L. AYOITE, à St-Tite ; Mme ZÉPHIRIN BELLEMARE, à Yamachiche ; Mme ERNEST DE ST-AUBIN, à Chicago ; Mme VVE X. DOUCET, à Louiseville ; Mme PROSPER BONIN, à St-Aimé ; Mme F. X. MESSIER, à St-Pie de Bagot ; Mme ANTOINE CHAGNON, à St-Dominique ; Mme LÉANDRE ALLARD, à Providence ; Mesdames LAPORTE, LAPOINTE et DESCHÈNES, à Joliette. Pour Mmes NELLIE CARPENTIER, décédée à Ridgefield ; ANNA GRANDCHAMP, à Woonsocket ; GEORGIANNA PATENAUDE, à St-Isidore ; EUGÉNIE RABY, à L'Assomption ; MARGUERITE FLEURY, à St-Barnabé ; ALEXINA JEAN, à St-François de Montnegny ; MM. ELZÉAR LUDON, à Chicoutimi ; O. BARD, FRANÇOIS, à St-Fasal ; HENRI LAPIERRE, à St-Antoine ; J. BTE BERNIER, à Ste-Pudencienne ; Mme J. A. ROBITAILLE et Mme J. L. GÉDRAS, à Montréal ; Mme L. LORTIE, à Hébertville ; M. STANISLAS PAPINEAU, à Montréal ; pour notre bien aimée Sœur MADIE-BERNADETTE, décédée à notre monastère d'Ottawa, etc.

À toutes ces fins, et pour toutes ces personnes, disons, matin et soir :

Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'ind. pour les confrères du P. S.

Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il. *200 jours d'ind. une fois par jour.*

LÉON XIII, 20 juin 1892.

LE SANG DU FILS DE DIEU

(Suite)

4E EFFUSION.—La cruauté de la flagellation nous est encore indiquée par les outrages qui la suivirent ; la malice infernale s'y étale de la façon la plus sacrilège, bravant au grand jour et la terre et le ciel. Saint Mathieu décrit ainsi le couronnement d'épines : “ Les soldats du gouverneur, dit-il, menèrent au prétoire Jésus flagellé et rassemblèrent autour de lui toute la cohorte. Ils lui ôtèrent ses vêtements et le couvrirent d'un manteau d'écarlate ; puis ayant entre-lacé une couronne d'épines, ils la lui posèrent sur la tête, lui mettant un roseau à la main. Et, fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient de lui en disant : Salut, Roi des Juifs ! Ils lui crachaient au visage, prenaient le roseau et lui en frappaient la tête. Après s'être ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent le manteau d'écarlate et lui remirent ses vêtements. ”

Cette série d'attentats nous présente diverses scènes sanglantes : les vêtements de Jésus tout meurtri lui sont ôtés, lui sont remis avec la même violence qui caractérisait tout le reste ; deux fois, ses plaies se ravivent et son Sang coule à flots. Les épines s'enfoncent dans son front, dans son chef adorable et en font jaillir le Sang, soit lorsqu'on lui met la couronne, soit quand, à coups de roseau, on vient l'enfoncer davantage.

Ici encore le Sang rédempteur se répand à profusion en expiation de nos crimes.

5E EFFUSION.—En montant au Calvaire, Jésus continue à verser son Sang pour nous ; il en arrose la voie douloureuse, en laisse les empreintes sur tout le parcours, surtout aux endroits où il tombe.

Ces chutes, sous un pesant fardeau, ravivaient ses blessures, les accroissaient, en faisaient de nouvelles, et le Sang coulait : la croix elle-même en activait l'effusion, soit par son

poids accablant, par l'effort et la fatigue extrême qu'elle causait, soit en meurtrissant davantage les épaules, les bras, partout où elle portait sur les blessures de la flagellation.

6^E EFFUSION.—Jésus arrive au Calvaire : on lui arrache ses habits ; les blessures de la flagellation se rouvrent et le Sang coule.

Jésus s'étend sur la croix au gré de ses bourreaux ; on l'y attache, on enfonce, à coups de marteaux, d'énormes clous dans ses mains, dans ses pieds adorables ; le Sang jaillit et ruisselle de chaque plaie.

La croix est dressée brusquement, elle est rudement secouée ; les clous, portant le corps de Jésus, déchirent de plus en plus ses pieds et ses mains, élargissent sans cesse les blessures durant les trois heures du crucifiement.

Durant tout ce long martyre, l'immolation sanglante se continue, se complète, s'achève ; tant par l'ouverture des clous que par les blessures de la flagellation, le sang coule, d'abord à flots, puis goutte à goutte, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait épuisé et que soit consommé tout ce que réclamait la rédemption du monde, rédemption à opérer par l'effusion entière du Sang du Sauveur.

Jésus en croix tout couvert de son Sang, c'est l'Agneau de Dieu immolé en esprit dès l'origine du monde, immolé aux regards de la terre et du ciel, donné, dès lors, en spectacle aux générations et aux siècles, proposé, depuis et pour toujours, à leurs plus constantes méditations ; Jésus et son Sang sur la croix, c'est la rançon de tous, la pacification de la terre et du ciel, c'est la réconciliation de Dieu avec les hommes, c'est le Sang de l'alliance nouvelle, définitive, universelle, éternelle dans tous ses effets et ses fruits.

7^E EFFUSION.—La victime auguste ne devait garder en elle aucun reste de Sang qui ne fût répandu. " Les soldats vinrent, dit saint Jean ; ils rompirent les jambes des larrons, virent Jésus déjà mort et ne lui rompirent pas les jambes, mais l'un d'eux lui ouvrit le côté d'un coup de lance et il en sortit aussitôt du Sang et de l'eau. "

Ce qui restait de Sang ramassé au cœur s'écoula d'abord, et l'eau qui suivit atteste qu'il n'en restait plus littéralement une goutte à verser.

Le corps adorable de Jésus, tout ensanglanté sur la croix, fut descendu en cet état, remis entre les bras de sa Mère, soigneusement embaumé et enseveli, puis déposé dans le sépulchre, couvert encore de ce Sang réparateur qu'on avait religieusement adoré sans oser y toucher.

(A continuer.)

Aux Cœurs Agonisants de Jésus et Marie

Glaive acéré, qui, pour boire mon sang,
M'abîmes sous l'angoisse amère,
Pour déchirer mon cœur agonisant
Tu perces l'âme de ma Mère !

Mon âme est triste à mourir ;
Eloigne de moi ce calice !
Pourtant je veux le souffrir,
O mon Père, ce sacrifice !

Cieux, avez-vous contemplé
Jamais scène plus émouvante ?
Un Dieu frémit, accablé
D'ennui, de chagrin, d'épouvante !

A lui les dégoûts, les pleurs,
Les affronts, les rebuts, les trances !
Lui ? C'est l'homme des douleurs,
Qui doit épuiser les souffrances.

Effaré, Jésus, aux cieux,
Vers le Seigneur si bon, son Père,

Suppliant, lève les yeux :
On souffre moins quand on espère.

Oh ! l'affreuse vision !
C'est un souffle vengeur qui passe
Et de réprobation
Pour lui fait retentir l'espace.

De tout temps et de tout lieu,
Mortels repus d'erreur, de crime,
Entendez l'ordre de Dieu :
" Voyez, frappez votre victime. "

" Il prend vos iniquités,
" J' se charge de vos souillures ;
" Broyez-le sous vos péchés,
" Saturiez-le de flétrissures. "

Et la phalange du mal
Sortant de tous les points du monde,
Dans un courroux sans égal
Sur lui se rue en tourbe immonde.

L'impie, un instant vainqueur,
A l'exécration le voue,
Et la débauche à son cœur
Fait monter sa fétide boue.

Secouant son désespoir,
L'enfer s'échappe de ses gouffres :
" Mon ennui si lourd, si noir,
" Ma honte, il faut que tu les souffres ! "

Et Jésus agonisant,
Sous ces flots d'amère infamie,
Offre sa sueur de sang
Pour laver tant d'ignominie.

Ces opprobres, en ton cœur
 Tu les sens, Vierge désolée !
 Les hontes du bon Sauveur,
 Laisse-les nous, Mère affligée !

* *
 *

Glaive acéré, bois tout mon sang,
 Fouille en mon cœur agonisant !
 Faut-il que l'âme de ma Mère
 Epuise la torture amère !

Tu sors du pressoir,
 Jésus mon espoir ;
 La couleur de ta robe
 Sous ton sang se dérobe.

De sang assoiffé
 Qui donc t'a broyé,
 Implacable tempête,
 Des pieds jusqu'à la tête ?

O Jésus, jouet
 Du cruel fouet
 Qu'une troupe avilie
 En ta chair rassasie !

Tout ton corps si beau
 N'est plus qu'un lambeau.
 Dans ton front qui s'incline
 S'enfonce mainte épine.

“ Plutôt Barabbas
 “ Que Jésus. ” Hélas !
 Un peuple entier s'écrie :
 “ Lui ! qu'on le crucifie ! ”

Cœur compatissant,
De crachats, de sang
Cette face voilée,
Cette barbe arrachée :

Ces cheveux épais
De sang ; sous le faix
De la croix qu'il embrasse,
Vois sa sanglante trace.

Ecoute ces coups,
Contemple ces clous
Qui dans la croix pénètrent,
Transperçant le bon Maître.

Dans l'air balancé,
En terre enfoncé
Le lourd gibet chancelle
Et de son sang ruisselle.

Chaque mouvement
Ajoute un tourment
A la blessure vive
Qu'un feu cruel avive.

Et l'enfer : " Jésus !
" Source des vertus,
Nos flammes, nos tortures,
" Enfin tu les endures ! "

Mère, laissez-nous
Souffrir avec vous,
En votre âme bénie,
De Jésus l'agonie !

Glaive acéré ! l'angoisse après le sang !
Du calice la lie amère ! . .

Perce à plaisir mon cœur agonisant,
Mais laisse l'âme de ma mère.

De trahisons environné,
Seul, sans ami comment vivre ?
J'appelle. . . Ils m'ont abandonné
Ceux qui juraient de me suivre !

Au pied de la croix, âme sainte,
Entends ces gémissements.
Là, ma Mère étouffe sa plainte :
Elle accroîtrait mes tourments.

Mille cris de partout résonnent
Pleins de malédiction.
C'est ton glas que les crimes sonnent,
Dieu de bénédiction !

Vois les puissances des ténèbres
Honnir tes abaissements,
Par là, dans leurs trames funèbres,
Prendre les cœurs chancelants.

Elles t'abandonnent ces âmes
Dont a soif ton noble cœur,
Qu'au prix de ton Sang tu réclames,
Leur voulant tant de bonheur.

“ Lui, le Christ, le Maître suprême !
“ — Mais c'est le frappé de Dieu,
“ Poursuivi d'une haine extrême,
“ Trouvé coupable en tout lieu. ”

Comme les marteaux sur l'enclume,
Sur moi frappent les pécheurs.

Ils redoublent mon amertume
En prolongant leurs horreurs.

Pour eux plus je souffre, plus j'aime,
Moins ils pleurent leur péché,
Et l'excès de mon amour même
Les tient dans l'iniquité.

De l'enfer j'aperçois les portes
Plus grandes toujours s'ouvrir
Des hommes ingrats les cohortes
En m'insultant y courir.

Mon Père, son ciel, ses délices
Pour tant d'âmes ne sont rien ;
Satan, ses éternels supplices
Sont préférés au vrai Bien !

Mon Père ! . . . quoi ! tu m'abandonnes ! . . .
Savent-ils, les cœurs humains,
Ce qu'ils font ? — Mais ! tu leur pardones ;
Je mets mon âme en tes mains.

Il t'a donnée à nous, Marie,
A Jésus en toi toujours !
Nous sècherons, Mère chérie,
Vos larmes par notre amour !

O. L. H.

Vendredi, 5 Mars 1897.
Fête de la Sainte Couronne d'épines.

Soyez cette fleur odorante que vous devez être et répandez vos parfums en la douce présence de Dieu.

L'amour-propre est la lèpre et la plaie la plus dangereuse que nous puissions avoir.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

LE PARDON DES OFFENSES

LA loi du pardon est terriblement difficile à certaines natures, mais aucune vertu, aucun sacrifice n'en dispense. Le trait suivant, qui remonte au temps des persécutions, le prouve éloquemment.

Saprice, prêtre d'Antioche, avait été longtemps et intimement lié avec un laïque nommé Nicéphore. Mais Nicéphore ayant eu le tort de l'offenser, Saprice lui avait fermé son cœur et n'avait jamais voulu l'entendre.

Cependant la neuvième persécution éclata. Saprice fut pris et conduit au gouverneur. Il déclara hautement qu'il était chrétien et qu'il était prêtre, et, pour l'amener à sacrifier, on usa longtemps des tourments. Mais la constance du martyr fut invincible. Les juges, voyant qu'il refusait toujours d'apostasier, le condamnèrent à avoir la tête tranchée.

En apprenant cette nouvelle, Nicéphore fut attendri jusqu'au fond de l'âme. L'amitié se réveilla en son cœur, augmentée de ce respect inexprimable que les premiers chrétiens portaient aux martyrs.

Le jour de l'exécution, il alla attendre son ancien ami au passage, afin de lui demander pardon et de l'embrasser une dernière fois. Mais, en l'apercevant, Saprice détourna la tête.

Nicéphore tomba à ses pieds et lui dit en pleurant :
 « Martyr de Jésus-Christ, je vous supplie de me pardonner »

Le prêtre passa sans répondre. Nicéphore se dit qu'absorbé par ses pensées il ne l'avait peut-être pas entendu et courut l'attendre dans une autre rue, où le cortège devait passer.

Là, il se jeta à ses genoux et, au nom de Jésus-Christ, pour qui il allait mourir, le pressa et le conjura de lui pardonner... de lui rendre son affection.

Mais Saprice était possédé du démon de la haine. Il resta sourd à toutes les prières ; à l'ami d'autrefois qui l'avait offensé, il n'accorda pas même un regard.

Les gardes s'amusaient de la douleur de Nicéphore et lui

disaient : " Il va mourir et vous lui demandez grâce ! . . Il n'y a pas sur terre d'homme plus fou que vous. "

Mais Nicéphore, toujours suppliant, suivit le condamné. Au lieu de l'exécution, il fit un suprême effort pour attendrir ce cœur de pierre. Mais tout fut inutile.

Cependant le bourreau, tirant son glaive, dit à Saprice de se mettre à genoux. Alors la crainte de la mort s'empara de cet homme si fort jusque-là. Il pâlit, il trembla et s'écria tout à coup : " Ne me frappez point, je suis prêt à obéir à l'empereur, je suis prêt à sacrifier aux dieux. "

Nicéphore, consterné, voulut lui faire rétracter ces tristes paroles : " Non, mon frère, vous ne trahirez point Jésus-Christ pour qui vous avez tant souffert. . . vous ne perdrez point la couronne que vous avez méritée par de si cruels tourments. "

La grâce de Dieu s'était retirée. Le refus de pardonner une offense, peut-être légère, fit ce jour-là un apostat d'un martyr et Nicéphore, qui s'était déclaré chrétien, reçut la glorieuse couronne dont le malheureux prêtre s'était rendu indigne.

A ce trait qu'on nous permette d'en opposer un autre.

Un jeune et brillant seigneur de Florence ne songeait qu'à ses coupables plaisirs, quand la mort de son frère, lâchement assassiné, vint le plonger dans le deuil. La loi ne pouvait atteindre le meurtrier très haut placé. Aussi le gentilhomme jura qu'il le tuerait de sa propre main et son père ne cessait d'attiser en son cœur le feu de la haine et de la vengeance. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Un vendredi saint, comme il revenait de la campagne à Florence par un chemin écarté, le seigneur rencontra tout à coup l'assassin de son frère. Transporté d'une joie sauvage, il tire aussitôt son épée. L'autre, qui ne pouvait fuir, se vit perdu. Il ouvrit les bras en forme de croix, et, par la Passion de Jésus-Christ dont on faisait ce jour-là mémoire, il supplia son ennemi de ne pas lui ôter la vie.

Ce geste et cette prière émurent le gentilhomme jus-

qu'aux moëles. Il jeta son épée, tendit la main au meurtrier de son frère et lui dit avec une émotion profonde :

“ Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Non-seulement je vous accorde la vie, je vous donne mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mes péchés. ”

Les deux hommes s'embrassèrent et, après cette grande victoire sur lui-même, le noble florentin continua sa route. En passant devant l'abbaye de Saint-Meniat la pensée lui vint d'entrer dans l'église.

Un grand crucifix était exposé à la vénération des fidèles. Le jeune homme s'agenouilla à ses pieds pour implorer le pardon de ses péchés ; pendant qu'il priait, le crucifix s'anima miraculeusement, et, avec une expression d'ineffable tendresse, il inclina la tête vers lui, comme pour lui dire : “ De même que tu as pardonné, je te pardonne. ”

A l'heure même, le gentilhomme renonça au monde. L'Église l'honore sous le nom de saint Jean Gualbert.

LAURE CONAN

PANGE, LINGUA

(Pour le Jeudi-Saint)

Chantez, ma langue, le mystère
Du corps glorieux du Sauveur,
Du Sang précieux que sa mère
Lui donna de son noble cœur,
Qu'il versa, pour prix de la terre,
Lui son roi, lui son vrai Seigneur.

Il naît d'une Vierge divine,
Pour nous du ciel quittant la cour :
Et, pour y semer sa doctrine,
De ce monde il fait son séjour :

Une merveille enfin termine
De son exil le dernier jour.

La nuit de la Cène suprême
Au sein du groupe fraternel,
Suivant dans un détail extrême
L'ordre du rite solennel,
Aux douze il se donne lui-même,
Aliment d'amour éternel.

Le pain dans sa main vénérable
Devient, d'un mot, son corps divin ;
De même en son Sang adorable
Le Dieu fait chair change le vin ;
Pour croire à cette œuvre admirable
La foi suffit, le sens est vain.

Devant ce Sacrement sublime
Courbons nos fronts respectueux,
Que l'ombre antique ici s'abîme
Auprès du corps majestueux,
Et que la foi qui nous anime
Supplée aux sens défectueux.

Au Père, au Fils, reconnaissance,
Louange et jubilation ;
A l'Esprit-Saint de même essence,
Procédant de leur union,
Honneur aussi, gloire et puissance,
Egale bénédiction.

R. P. D.

Si l'on savait quel bonheur on trouve à souffrir pour
Dieu.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

GRACE INSIGNE

(Suite)

Plusieurs membres du clergé canadien des Etats-Unis nous ont aussi exprimé la large part qu'ils prennent à notre allégresse. Nous choisissons de préférence, parmi leurs lettres, celle d'un ecclésiastique né à St-Hyacinthe et qui a eu des rapports plus particuliers avec nos vénérés fondateurs.

Fort Kent, Maine,

16 novembre 1896.

RÉVÉRENDE MÈRE SUPÉRIEURE DU PRÉCIEUX SANG,

LES journaux catholiques annoncent avec bonheur que les Règles de votre Institut viennent de recevoir l'approbation définitive de Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII.

Le concert de joie qui éclate partout, à l'occasion de ce grand événement, manifeste, une fois de plus, en quelle haute estime est tenue votre communauté par l'Eglise entière du Canada et des Etats-Unis.

Votre âme de fondatrice doit, aujourd'hui, tressaillir d'allégresse : car les nombreuses filles que vous avez ralliées autour de vous, depuis 35 ans, sont enfin reconnues, adoptées, proclamées par l'Eglise comme ses filles propres, comme les adoratrices officielles du Très Précieux Sang de Jésus-Christ Notre Seigneur : et vous êtes bien certaine, maintenant, que votre Ordre vivra, au même titre et au même rang que les grands Ordres Religieux du monde entier, affermi, comme eux, sur le roc inébranlable.

Dans votre modestie profonde, vous reportez naturellement à Dieu seul tout l'honneur et toute la gloire de cette entreprise, dont le succès est dorénavant assuré. Vous faites bien. Même vous faites bien de vous étonner toujours, comme la Sainte Vierge, que Dieu ait daigné considérer l'hu-

milité de sa servante, et accomplir, par elle, de si grandes choses. Mais comme la Sainte Vierge, aussi, vous avez droit de vous réjouir, parce que votre triomphe est le triomphe de Dieu. Il vous appartient donc, à vous la première, d'entonner l'hymne de joie, le cantique de reconnaissance, et d'élever jusqu'au Ciel votre *Te Deum*, ou votre *Benedictus*, ou votre *Magnificat*. Gardez-vous bien, toutefois, de chanter le *Nunc dimittis*, pour ne pas changer le concert de joie en concert de protestation.

Vos vénérables et vénérés Pères spirituels, Mgr Joseph LaRocque et Mgr J. S. Raymond, qui ont tant aimé votre œuvre naissante, qui ont favorisé avec tant de sollicitude l'épanouissement de toutes les vertus contemplatives au sein de votre cloître, qui vous ont fait marcher, de progrès en progrès, vers le succès définitif, et qui, sans doute, vous ont protégée Là-Haut, en face de Dieu, encore plus puissamment et plus tendrement qu'ici-bas, doivent être les premiers à se réjouir avec vous, dans le Ciel, du glorieux couronnement de votre vocation et de leurs travaux.

Entre tous vos amis de la terre qui se réjouissent avec vous, à l'heure actuelle, permettez, Révérende Mère Supérieure, que j'occupe la dernière place. Je vois tant de bien-faiteurs insignes au premier rang, tant de personnages distingués, qui ont prouvé par des œuvres leur affection pour votre Institut, et qui peuvent, infiniment mieux que moi et avec infiniment plus de raison, vous féliciter de votre bonheur ! J'ai à cœur, tout de même, quoique le dernier, de prendre part à ce concert de félicitations ; car ma conscience m'assure que j'ai une véritable estime pour votre communauté ; et de nombreux souvenirs, qui m'émeuvent aujourd'hui plus que jamais, me pressent de vous écrire.

La communauté du Précieux Sang est une institution, une des plus belles et des plus saintes et des plus florissantes institutions de St-Hyacinthe ; et moi aussi, je suis de St-Hyacinthe ; j'y suis né ; j'y ai reçu l'éducation et le sacerdoce : j'y ai vécu longtemps : je m'y intéresse toujours, me

réjouissant de tout ce qui fait sa joie et me glorifiant de tout ce qui fait sa gloire.

Vers 1860, je n'étais qu'un enfant, jouant et folâtrant avec d'autres enfants de mon âge : et il m'arrivait ainsi de passer quelque fois devant la maison de votre père, où un sombre rideau, toujours rabattu, dans une certaine fenêtre, indiquait la solitude où vous vous renfermiez déjà, dans la prière, dans le recueillement, dans la méditation des appels divins qui commençaient à remuer votre cœur : et aussitôt, à la vue de cette fenêtre, j'arrêtais ma course, mes compagnons eux-mêmes s'arrêtaient : les jeux, les cris, les discours étaient suspendus ; on se disait à l'oreille, avec un suprême respect, comme devant un mystère du Ciel : silence ! il y a là une jeune fille qui s'est donnée toute à Dieu et qui se prépare à fonder une communauté en l'honneur du Précieux-Sang !

Plus tard, je crois que c'était dans l'automne de 1868, la communauté était fondée : j'étais un jeune homme de 18 ans ; un soir, vers dix heures, passant dans les environs du nouveau Monastère, j'entendis tout à coup sonner la cloche d'alarme. Le feu était déclaré à la maison du Précieux Sang. J'y cours. J'arrive un des premiers. Quelle scène ! Je vois des Sœurs effarées qui se précipitent çà et là, comme des colombes effrayées hors de leurs nids. Pour la première fois, la vue de leur costume frappe mes yeux : ce blanc, ce rouge, cette croix sur le front ! Un moment, je reste interdit. Mais l'incendie était là, pétillant et dardant ses flammes et exhalant ses noires fumées. Je m'élançai aussitôt pour le combattre. Une Sœur me présente un seau d'eau ; je monte l'escalier : je vide sur le feu : je descends, je remonte : je continue ce manège : au bas de l'escalier, toujours des Sœurs me pourvoient d'eau. Enfin, grâce à Dieu, l'incendie fut maîtrisé. J'en conserve une impression ineffaçable, à la fois pénible et charmante.

Un peu plus tard, étant élève pensionnaire, au Séminaire de St-Hyacinthe, pendant mon cours de philosophie, je fus invité, un jour, par M. le Supérieur, Mgr J. S. Raymond, à

me rendre au Monastère du Précieux Sang, pour assister, avec trois autres élèves, au service et à l'enterrement d'une Religieuse. Avant la cérémonie funèbre, je fus admis à contempler les traits de la défunte, au moment où le cercueil allait se fermer sur elle. O spectacle touchant ! O beauté sublime de la mort ! Il me sembla voir rayonner cette figure blanche, douce et fine comme de la cire : il me sembla que de ce corps, sanctifié par la pénitence et les plus angéliques vertus, s'exhalait un céleste parfum : double gage, double symbole de la félicité du Ciel. Je me retirai plein d'admiration, ayant vu de mes yeux, au moins une fois pendant ma vie, combien il fait bon de servir le Seigneur, combien la sainteté d'une âme se reflète, même après la mort, sur un visage transfiguré.

Plus tard encore, le 1er février 1874, un ecclésiastique, agenouillé dans la chapelle de votre Monastère, en face de votre vénéré Fondateur, Mgr Joseph LaRoque, se levait à un moment donné, sur l'invitation du Prélat, ou plutôt sur l'appel de Dieu même : *huc accede*, et faisait le pas, le pas redoutable, le pas solennel, marquant sa sortie définitive du monde et son entrée pour l'éternité dans le sanctuaire du sacerdoce, et recevait ensuite, des mains consécратrices de l'Évêque, la bénédiction et l'ordre du sous-diaconat ; cet ecclésiastique, Révérende Mère Supérieure, est devenu le prêtre qui vous rappelle, aujourd'hui, cet important et cher souvenir.

Il me vient à l'esprit d'autres souvenirs, non moins précieux, que je pourrais évoquer encore, en ce moment. Je m'arrête, pour ne pas être indiscret, pour ne pas blesser votre modestie, pour ne pas parler trop à votre louange et à l'honneur de votre communauté. Il me suffit de vous avoir donné quelques petites preuves de ma sincérité, en cette occasion : de ma sincérité dans la joie que je partage avec vous, dans les humbles félicitations que j'ose vous adresser, dans l'hommage que je vous offre de mon profond respect et de ma profonde estime, dans les vœux enfin que je forme pour votre bonheur personnel, pour le bonheur de toutes vos Religieuses, et pour

la prospérité de plus en plus brillante et sanctifiante de votre illustre Institut, maison-mère et succursales.

Au moyen-âge, les hommes d'armes, une fois reçus chevaliers, se sentaient d'une force et d'un courage et d'une ardeur à conquérir le monde. Or, le Pape vient de vous consacrer, vous et vos filles, apôtres du Précieux-Sang ; le monde est devant vous : puissiez-vous le conquérir tout entier à l'amour et au service du divin Amant de vos âmes !

Tels sont, Révérende Mère Supérieure, les sentiments avec lesquels, en toute humilité, j'ai l'honneur de me souscrire, de vous et de votre communauté,

le très respectueux et très-dévoué serviteur,

F. X. BURQUE, P^{TRE}.

(*A continuer.*)

LE BONHEUR DE LUI RESSEMBLER

UN médecin appelé auprès d'une femme jeune et charmante lui dit :

—Madame, je vais faire tout ce qui se peut pour vous débarrasser bien vite de tous vos maux.

—Non, docteur, répondit-elle en souriant. Ne m'ôtez de mes douleurs que juste ce qui m'empêche de remplir mes devoirs. Si je ne souffrais plus rien, comment Jésus-Christ reconnaîtrait-il en moi son image ? . .

Dans un hôpital, on avait prêché un sermon sur les souffrances. En sortant de l'église, un pauvre vieux accablé d'infirmités se prit tout à coup à pleurer, à sangloter.

—Qu'avez-vous ? lui demanda un prêtre qui visitait la salle. Vous a-t-on fait de la peine ? Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un ? Voyons, dites-moi ce qui vous fait pleurer ?

Le vieillard ne put répondre ; ses larmes l'étouffaient. Le prêtre fit de nouvelles questions, mais le pauvre vieux pleurait toujours sans pouvoir articuler une parole. A la fin, tou-

ché de l'intérêt que le prêtre lui témoignait, il fit un grand effort et lui dit :

— Ne vous inquiétez pas de moi. Jusqu'ici je m'étais regardé comme l'homme le plus malheureux qu'il y eût sur la terre, je ne cessais de me plaindre de mes maux et de mes infirmités. Mais le sermon que je viens d'entendre m'a éclairé. J'ai compris que les souffrances nous rendent semblables à Jésus-Christ, et en pensant que moi—pauvre vieux—je lui ressemble peut-être plus que n'importe qui, je n'ai pu m'empêcher d'éclater. Mais c'est presque la joie seule qui me fait pleurer.

LAURE CONAN.

LA COURONNE DE LARMES

FATIME, fille du puissant calife Mostanser aimait les fleurs. Elle les aimait animées, vivantes sur leurs tiges, elle les aimait surtout brillantes de rosée et, aux premiers rayons de l'aurore, enveloppée de ses longs voiles blancs, elle descendait dans les jardins solitaires du harem.

Dans ces jardins fermés à tout regard profane les heures s'écoulaient pour elle rapides, enchantées.

La vue des fleurs la plongeait dans une sorte d'extase. Mais, avec ce sentiment divin de la beauté, la jeune princesse n'avait sur toutes choses que des notions très vagues, très enfantines, et ce terrible Allah, qu'elle priait cinq fois par jour le front dans la poussière, elle ne le croyait point le créateur des fleurs.

Elle pensait qu'il existait quelque part un être bienfaisant, puissant, adorable, qui paraît la terre d'herbe et de fleurs.

A lui, elle se croyait redevable de la lumière du jour, de la douceur étoilée des nuits, du souffle des brises embaumées, du bruissement des eaux vives. Et cet être invisible et charmant, elle l'appelait le Sultan des fleurs.

Qu'il doit être beau, qu'il doit être puissant, se disait l'enfant, puisque dans de simples petites graines il a mis tant de vie, tant de beauté, tant de parfums. . . Que je voudrais voir ses jardins. . . que je voudrais le voir lui-même. . . Mais qui me conduira vers lui. . . qui me dira seulement où il réside, où réside sa cour ?

Ces vagues et tendres aspirations, qui s'éveillaient en son cœur, s'en allaient toutes vers cet être céleste qui, d'une main si magnifique, répandait partout la beauté ; son souffle et sa vie s'élançaient vers lui.

Une profonde tristesse finit par l'envahir, souvent elle pleurait sans savoir pourquoi.

Un jour, avec une religieuse émotion, elle cueillit des roses humides de rosée, et, sous la sombre ramure, dans le silence et le mystère, elle les offrit, en pleurant de tendresse, au Créateur des fleurs.

Je voudrais les jeter à vos pieds, disait-elle, je voudrais vivre dans vos jardins et cultiver vos fleurs. Je voudrais être votre esclave.

Le soir de ce jour-là, comme elle se promenait à la chaste clarté des étoiles, elle aperçut tout à coup un homme environné d'une lumière céleste qui s'avançait vers elle. Quelque chose d'éblouissant, de divin, flottait sur son visage, avec une majesté incomparable.

—Ton amour m'attire, dit-il, je suis le Sultan des fleurs, toutes les merveilles de la création m'appartiennent.

La jeune Musulmane le regardait avec ravissement.

Seigneur, dit-elle, se prosternant à ses pieds, emmenez-moi dans votre patrie, je veux être votre esclave.

—Je n'ai point d'esclave, répondit-il avec une infinie douceur, et l'heure n'est pas venue de t'emmener, mais je veux bien te placer dans mes jardins. Quitte le palais de ton père, abandonne ta patrie pour jamais. Va, ne crains rien, traverse la mer, rends-toi à la ville d'Assise et fais-toi conduire au monastère de Saint Damien. Frappe à la porte en disant : Je viens servir le Maître des fleurs, et tu seras admise.

—Seigneur, oh Seigneur, dit la jeune infidèle, vos paroles me pénètrent d'un bonheur si grand... Mais pourquoi vos mains, qui rayonnent, portent-elles ces traces de cruelles blessures ?

—C'est que je t'ai aimée jusqu'à la mort.

La glorieuse apparition s'évanouit et, sans savoir comment, la fille du calife se trouva transportée hors des murs des jardins.

Son ignorance absolue de la vie, sa merveilleuse beauté l'exposait à bien des dangers. Elle ne connaissait de la terre que les jardins embaumés où s'était écoulée son enfance ; mais un chrétien qu'elle rencontra lui offrit ses services et se fit son guide.

Il lui fit échanger ses beaux voiles lamés et tissés d'argent contre un modeste costume de pèlerine, puis la conduisit à un port de mer, où un vaisseau français attendait ceux des croisés qui voulaient retourner en Europe.

Pour la fleur d'Orient, avide de soleil, la longue traversée s'écoula sans ennui. C'est que le souvenir de la glorieuse vision illuminait son obscure cabine, c'est que rien n'interrompait le chant d'amour qui s'élevait de son cœur vers le Roi des fleurs.

Arrivée en France, la princesse déclara qu'il lui fallait se rendre à Assise.

Un chevalier français se fit son guide et la conduisit jusqu'au monastère des Clarisses.

—Je viens servir le Maître des fleurs, dit la belle étrangère en frappant à la porte.

La porte aussitôt s'ouvrit et la fille du calife pénétra dans le cloître.

Grande fut la surprise des religieuses en l'apercevant, grande fut aussi leur joie en écoutant sa pure et merveilleuse histoire.

Habitée aux splendeurs féériques du palais de son père, la princesse regardait autour d'elle avec un étonnement profond. L'habit pauvre et grossier des religieuses, le rudimen-

taire mobilier, les murs frustes et nus contrastaient si étrangement avec ce qu'elle avait rêvé.

—Je demande et je prie qu'on me conduise sans retard aux jardins du Sultan des fleurs, dit-elle aux religieuses.

Celles-ci sourirent et la supérieure répondit :

—Ma fille, le Seigneur vous a parlé au figuré ; vous n'avez point compris le sens de ses paroles. Les fleurs qu'il vous envoie cultiver, ce sont les vertus : la pureté, l'humilité, la charité, la très sainte et très haute pauvreté. . Laissez-nous vous instruire, laissez-nous vous préparer au saint baptême. . Celui qui vous a attirée de la terre lointaine ne vous a point trompée. Il vous a vraiment aimée jusqu'à la mort. Laissez-nous vous dire ce qu'il a souffert, Lui le Seigneur de gloire, Lui l'infinie Beauté.

Et, à la jeune musulmane, la sainte religieuse fit le récit des humiliations et des souffrances de Jésus-Christ.

Ce récit, auquel nous donnons le nom tendre et douloureux de *Passion*, nous l'écoutons sans être touchés, mais comment dire ce qu'il produisit dans le cœur déjà enivré de la jeune fille. La parole n'exprime point ces attendrissements, ces douleurs, ces adorations qui ébranlent l'âme jusqu'en ses divines profondeurs.

En apprenant à quel prix, avec quel amour elle avait été rachetée, la fille du calife ne se récria pas, ne s'exclama pas, elle pleura.

Et de ses beaux yeux les larmes continuèrent de couler pressées, incessantes, inépuisables. Le monde entier disparut pour elle ; elle n'eut plus un regard pour les fleurs, pour ces grâces de la terre qui l'avaient mise en communication avec l'éternelle et invisible Beauté. Son âme tout entière s'attachait aux plaies du Christ et elle pleura.

Un jour en entrant dans sa cellule, on la trouva inanimée aux pieds de son crucifix.

“ L'amour m'a fendu le cœur et mon corps est tombé à terre, chantait François d'Assise. Je me meurs de douceur. .

Maintenant mon cœur est devenu capable des consolations du Christ.

“ O doux Jésus, embrassez-moi et donnez-moi la mort. .
L'amour m'a mis dans la fournaise, il m'a mis dans la fournaise d'amour ”

—Je vais mourir dit la fille du calife.

Un sourire d'extase entrouvrait ses lèvres, mais sur ses joues, d'une pâleur de neige, les larmes continuaient de couler silencieusement.

On jeta de blanches draperies sur le lit de sangle et on y déposa la fleur d'Orient.

C'était le soir, l'un de ces soirs de printemps italien au long crépuscule doré. Autour du lit, éclairé seulement par les douces lueurs du ciel, la famille franciscaine se réunit.

Le moine qui avait baptisé Fatime lui apporta le viatique.

—Ma fille, lui dit-il, vous que l'amour a tant blessée, réjouissez-vous. Celui qui vous a attirée à l'odeur de ses parfums, le Sultan des fleurs, qui a reçu votre foi et qui vous a donné la sienne vient vous introduire dans les jardins célestes.

Le visage de la mourante s'illumina d'une joie divine ; ses yeux, qui rayonnaient à travers les pleurs, se fixèrent avec ravissement sur l'hostie sainte.

—O Seigneur Jésus, murmura-t elle, amour vivant ! amour Sauveur ! que vous rendrai-je ? Un flot de larmes jaillit de son cœur. En ce moment suprême elle se souvint que les larmes sont le *sang de l'âme*. De ses mains déjà glacées, elle recueillit les pleurs qui inondaient son visage et, avec un mouvement d'une grâce, d'une tendresse infinie, les offrit à Celui qui l'avait aimée jusqu'à la mort.

Et, comme elle offrait ainsi ses larmes, une ma invisible la couronna de perles d'une ravissante beauté.

Ces perles merveilleuses, innombrables, semblaient des gouttes d'eau pénétrées de tous les feux du soleil. Elles rayonnaient dans la pénombre et faisaient une auréole de gloire à la vierge d'Orient.

La mort la prit avec respect, elle ne fit que fixer sa beauté inaltérée dans une immobilité radieuse.

Aussitôt que l'âme eut pris son vol, on se pressa auprès de la dépouille sacrée. Chacun voulut voir de près le rayonnant diadème. Ces perles d'une beauté inconnue étaient chaudes comme des larmes et du front de la morte, aucune main ne put jamais les enlever.

LAURE CONAN.

Sainte Perpétue et Sainte Félicité

(Suite)

A Carthage, la nouvelle s'était répandue partout que les chrétiens allaient être interrogés. Aussi, en arrivant la salle d'audience, ils la trouvèrent remplie d'un monde infini. On les fit monter sur une sorte d'estrade où le juge avait son tribunal. Comme Perpétue se préparait à répondre, elle vit paraître son père suivi d'un domestique qui portait son enfant. L'éloignant un peu du tribunal, il la supplia encore de la manière la plus touchante. Hilarien, qui remplaçait le proconsul, mort depuis peu, joignit ses instances à celles de ce malheureux père :

—Quoi ! dit-il à la sainte, les cheveux blancs de votre père et l'innocence de cet enfant, qui va devenir orphelin, vous trouveront insensible ! Sacrifiez seulement à la santé des empereurs.

—Je ne sacrifierai point, répondit fermement Perpétue.

—Vous êtes donc chrétienne ?

—Oui, je suis chrétienne.

Tous confessèrent hautement Jésus-Christ. Hilarien fit cruellement flageller les hommes et battre au visage les deux jeunes femmes. Puis, il les condamna tous à être exposés aux bêtes et à servir de spectacle au peuple, le jour de la fête de Nééta, nouvellement élevé à la dignité de César.

Les martyrs quittèrent la salle remplis de joie. On les transféra à la prison du camp où ils furent tous mis à la chaîne et aux ceps.

La veille du jour des spectacles, on leur donna, suivant l'usage, le *souper libre*. Ce repas se prenait en public et la curiosité y attirait toujours un grand nombre de païens.

Sature leur reprocha cette curiosité brutale :

Quoi ! leur dit-il, le jour de demain ne vous suffira-t-il pas pour nous contempler à votre aise ? Aujourd'hui vous faites semblant d'avoir pitié de nous et demain vous battrez des mains à notre mort ! Regardez bien nos visages afin de nous reconnaître en ce jour terrible où tous les hommes seront jugés.

Ces paroles furent dites avec tant d'assurance que plusieurs se retirèrent saisis de crainte : d'autres interrogèrent ceux qui allaient mourir et, touchés de leurs réponses, crurent en Jésus Christ.

Cependant une grande tristesse assombrissait pour les martyrs l'approche du triomphe. Félicité était enceinte de huit mois ; la loi défendant d'exécuter les femmes en cet état, elle se voyait condamnée à languir encore un peu, seule sur la terre. Son affliction était vivement partagée par les autres martyrs. Ils avaient souffert ensemble, ils voulaient arriver ensemble au ciel. Ils se mirent donc tous en prières, afin d'obtenir la délivrance de leur sœur. A peine leur prière était-elle finie, que les douleurs prirent la sainte. La violence du mal lui arrachant de temps en temps quelques cris, l'un des gardes lui dit :

—Quoi ! tu te plains ! tu gémis ! que feras-tu donc quand tu seras livrée aux bêtes ?

—C'est moi qui souffre maintenant ce que je souffre, répondit-elle, mais là, il y en aura un en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour Lui.

Elle remit son enfant à une femme chrétienne et, dans sa foi, trouva la force de marcher avec les autres au martyre.

Lorsqu'ils furent à la porte de l'amphithéâtre, on voulut,

selon la coutume, faire prendre aux hommes le manteau rouge des prêtres de Saturne, aux femmes les bandelettes des prêtresses de Cérés.

Les martyrs refusèrent ces livrées de l'idolâtrie. Une joie céleste illuminait leur visage, cette joie éclatait dans leurs paroles, dans leurs gestes, dans tout leur extérieur. Perpétue qui marchait la dernière chantait.

Sur tous les degrés de l'amphithéâtre, la foule se pressait curieuse et cruelle. Saturne, Révoat et Sature ne craignirent pas de menacer de la colère de Dieu ce peuple sanguinaire. Le peuple, irrité de leur hardiesse, demanda que les *bestiarii* passassent par les fouets. (1)

Les confesseurs de la foi se réjouirent d'être traités comme l'avait été Jésus Christ et attendirent paisiblement qu'on lâchât les bêtes.

Saturnin et Révoat furent d'abord attaqués par un léopard, puis par un ours furieux qui les déchira horriblement.

Sature fut exposé à un sanglier, puis à un ours, mais ces animaux ne lui firent aucun mal. On le rappela pour le ramener bientôt dans l'arène. Sous le portique, il rencontra le géôlier Pudens qui avait eu pour lui et pour ses compagnons toute sorte de bontés. En s'entretenant avec ses frères de la mort qui les attendait, Sature avait souvent exprimé, devant Pudens, sa crainte des ours et son désir qu'un léopard lui ôtât la vie d'un seul coup de dent.

—Vous le voyez, dit-il au géôlier, mes désirs ont été exaucés. Ces bêtes ne m'ont point fait de mal. Croyez donc fermement en Jésus-Christ. Je retourne dans l'amphithéâtre où un léopard m'ôtera la vie d'un coup de dent.

En effet, un léopard se jeta sur lui et d'un coup de dent lui fit une blessure si profonde que son corps fut aussitôt cou-

(1) *Pro ordine venatores* disent les actes. On appelait *venatores* ceux qui étaient armés pour combattre les bêtes. Ils se rangeaient sur deux lignes, ayant un fouet à la main, et à mesure que les *bestiarii*, ou personnes condamnées aux bêtes passaient, au milieu d'eux, ils leur en déchargeaient chacun un coup.

vert de sang : " Le voilà baptisé pour la seconde fois, s'écria le peuple battant des mains."

Le martyr, en tombant, aperçut Pudens qui avait voulu voir si la prédiction se vérifierait :

—Adieu, cher ami, lui dit-il. Souvenez-vous de ma foi ; que mes souffrances, loin de vous troubler, vous fortifient.

Il lui demanda ensuite l'anneau qu'il avait à son doigt, puis l'ayant trempé dans son sang, il le lui rendit, en disant :

—Portez-le pour l'amour de moi et que le sang dont il est rougi vous fasse souvenir du sang que je répands pour Jésus-Christ.

Pendant ce temps, les *venatores* enlevaient à Félicité et à Perpétue leurs vêtements et les enfermaient dans un filet pour les exposer à une vache sauvage et furieuse. Mais, à cette vue, un murmure d'horreur et de pitié courut dans la foule. Pour ne pas mécontenter le peuple, on retira les deux jeunes femmes et on les couvrit d'habits flottants.

La vache se jeta d'abord sur Perpétue ; elle l'éleva en l'air, la laissa retomber et se rua ensuite sur Félicité.

Perpétue, qui s'aperçut que ses vêtements étaient déchirés, les arrangea promptement, elle renoua ses cheveux qui s'étaient détachés, puis courut à sa compagne qui restait étendue sur le sable, car la vache l'avait fort maltraitée. Elle lui donna la main pour l'aider à se relever et toutes deux attendaient une nouvelle attaque, mais le peuple ne voulut pas qu'on les exposât de nouveau et on les conduisit à la porte *Suaveraria*. Alors, Perpétue s'éveillant comme d'un profond sommeil se mit à regarder autour d'elle, demandant quand on les exposerait à la vache furieuse. Il fallut lui montrer ses habits déchirés et ses blessures pour la convaincre qu'elle avait été livrée aux bêtes.

" Eh ! où était-elle donc ? s'écrie saint Augustin, où était-elle, lorsqu'elle était attaquée et déchirée par une bête furieuse, sans en ressentir les coups, et lorsqu'après un si rude combat, elle demandait quand il devait commencer ? Que

voyait-elle, pour ne point voir ce que tout le monde voyait ? Que sentait-elle, pour ne point sentir une douleur si violente ? Par quel amour, par quelle extase, par quel breuvage était-elle ainsi transportée hors d'elle-même et comme divinement enivrée ? ”

On se disposait à égorger les martyrs dans le *Spoliarium* (1) où Sature avait été transporté, mais le peuple demanda qu'ils fussent tous égorgés au milieu de l'amphithéâtre. Ils s'y trainèrent d'eux-mêmes et, après s'être fraternellement embrassés, reçurent le coup de la mort sans faire un mouvement, sans laisser échapper une plainte.

Sature, que Perpétue avait vu monter le premier dans l'échelle d'or, fut immolé le premier.

L. C.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Rév. Père Alexis, du couvent des capucins d'Ottawa doit publier prochainement, sous les auspices de Sa Grandeur Monseigneur Duhamel, archevêque d'Ottawa, un ouvrage de la plus haute importance au point de vue religieux et national : L'HISTOIRE DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'OTTAWA ET DE LA COLONISATION DE LA VALLÉE DE L'OTTAWA.

Ce livre comprendra deux beaux volumes, de cinq cents pages chacun, format petit in-quarto : il contiendra une carte de la Province Ecclésiastique, quinze magnifiques photo-gravures et un nombre considérable de gravures moins importantes.

Les personnes désireuses de se pourvoir d'un exemplaire de cet ouvrage n'auront qu'à envoyer \$2.50 au Rév. M. F. PH. BEAUCHAMP, chanoine, à l'archevêché d'Ottawa.

CANTIQUES POPULAIRES.

Nos remerciements à M. Ernest Gagnon pour l'envoi d'un exemplaire de ses *Cantiques populaires*. Ce cahier, qui compte 73 pages, est une deuxième édition, corrigée et augmentée. Prix : \$1.50, plus 5 centins pour la poste. S'adresser à M. ERNEST GAGNON, 164, Grande Allée, Québec.

(1) Lieu où les confecteurs achevaient ceux qui n'avaient pas succombé dans le combat.

ACTIONS DE GRACES

“ Je remercie le Précieux Sang des grâces temporelles qu'il m'a accordées par l'intercession de Saint Joseph : puisse-t-il me continuer ses grâces. ”

* * *

“ Au printemps de 1896, il me prit au bras droit un mal étrange qui le fit enfler énormément, et qui semblait défier la science du médecin. Pour comble de malheur, les remèdes violents que j'y faisais appliquer, d'après le conseil de mes amis, firent de ce bras un objet d'horreur et de pitié tout à la fois. Les chairs en étaient labourées et rongées. On me croyait fini. J'avais même parfois des accès de délire qui jetaient les miens dans la consternation. Tout à coup une grande lumière se fit dans mon esprit. . L'huile du Très Saint Sacrement ! Tant d'autres ont été guéris par ce remède si facile ! : Et si Notre-Seigneur communique une si grande vertu à l'huile qui brûle au pied des images de la Sainte Vierge et des autres saints, quel pouvoir ne donnera-t il pas à l'huile qui se consume en son adorable présence ! . . Ma confiance ne fut pas vaine. Dès que j'eus commencé à oindre mon bras de cette huile, la douleur diminua de jour en jour, puis cessa totalement. J'ai fait, depuis, tous les travaux de la ferme ; j'ai fait même, dit-on, de véritables imprudences, et, cependant, je demeure tout à fait guéri. Loué, aimé, glorifié et remercié soit de tous, partout, et à jamais, le très saint, très auguste et très aimable sacrement de l'autel ! ”

* * *

“ Vous voudrez bien insérer dans LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG le remerciement d'une mère pour la guérison de la vue de son enfant, à la suite d'une neuvaine faite en l'honneur des sept effusions du Précieux Sang.

Une autre personne remercie saint Antoine de Padoue pour la disparition d'une grave incommodité physique, après qu'elle eut promis de donner une piastre pour du pain aux pauvres. ”

1er AVRIL.—Notre vénérable évêque, Monseigneur de St-Hyacinthe, célébrera en ce jour son 73e anniversaire de naissance. Vingt-cinq années encore sur son auguste tête !.

* * *

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Le 30 courant nous ramènera la fête de Sainte Catherine de Sienne, patronne de la Garde d'Honneur du Précieux Sang. Nous invitons nos confrères du Précieux Sang et tous nos lecteurs à honorer cette grande Sainte, durant ce mois : 1o en travaillant à la diffusion du culte du Précieux Sang ; 2o en priant pour la sainte Eglise et pour la grande famille dominicaine, à l'une des branches de laquelle elle appartenait. Pour bouquet de fête, que chaque confrère du Précieux Sang nous envoie une liste de nouveaux associés à la Confrérie ou à la Garde d'Honneur du Précieux Sang. (Il suffit de donner les noms de baptême et de famille). Nous nous chargerons volontiers de déposer cet hommage au pied de la statue de notre chère patronne, le 30 courant.

LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG.—Notre publication entre, avec cette livraison, dans sa quatrième année d'existence. Nous profitons de cet anniversaire pour remercier toutes les personnes qui nous ont aidés dans cette œuvre. Grâce au zèle de nos amis, elle se développe rapidement et, grâce à leur piété, elle produit le fruit que nous en espérions : une confiance chaque jour croissante dans la médiation du Sang Rédempteur. Beaucoup d'abonnés ont renouvelé leur souscription ; nous espérons que les autres nous arriveront pendant ce mois. A tous, un merci plein de gratitude et l'assurance que notre reconnaissante prière a en vue tous leurs intérêts du temps et de l'éternité.

AVIS.—Nous prions nos abonnés de signer leurs noms très lisiblement ; de donner leur adresse entière chaque fois qu'ils écrivent ; d'indiquer l'ancienne adresse en même temps qu'ils en envoient une nouvelle.

ORAI-SON.

Seigneur Jésus, soyez-nous propice, et accordez-nous la grâce d'éprouver l'heureux effet de votre Passion, dans laquelle, ainsi que l'avait prophétisé Siméon, un glaive de douleur transperça l'âme si tendre de la glorieuse Vierge et Mère Marie, dont nous célébrons et honorons les douleurs ; nous vous en supplions, ô vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Indulgences accordées pour le chapelet des Sept Douleurs de Marie.

- 1o Pour chaque *Pater* et *Ave* : 100 jours.
- 2o Les vendredis, tous les jours du Carême, le jour de la fête et de l'octave de Notre-Dame des Sept Douleurs : 200 jours.
- 3o Pour le chapelet entier récité après s'être confessé : 200 ans.

REMARQUE.

Le chapelet doit avoir été béni par un prêtre qui en a reçu le pouvoir spécial. On doit, en le récitant, réfléchir aux sept douleurs de la très-sainte Vierge ; mais les seules prières requises sont les *Pater* et les *Ave*.

Ce chapelet est très riche en indulgences : nous en publierons, en mai, la liste complète.

Chapelet des Sept Douleurs de Marie.

Ce chapelet doit son origine à l'ordre des Servites. Il a été proposé par les sept saints fondateurs, de cet ordre, et se compose de sept parties comprenant chacune un "Pater" et sept "Ave Maria", en souvenir des "sept douleurs" de la très-sainte Vierge, que les fidèles doivent méditer pieusement en le récitant. Les "Pater" et "Ave" sont les seules prières prescrites pour gagner les indulgences. Les prières suivantes ne sont point d'obligation, mais elles aident à la méditation des mystères en se faisant dans "esprit. Elles se seraient remplacés les "Pater" et "Ave".

1^{ère} Douleur.—O mère affligée ! je prends part à la douleur dont fut remplie votre âme, lorsque, à la vue de votre divin Enfant, saint Siméon vous prédit que cet aimable Sauveur serait en butte aux contradictions des hommes, et qu'un glaive de douleur percerait votre âme. Par ce cruel souvenir dont votre cœur était sans cesse déchiré, je vous conjure, ô ma puissante Reine, de m'obtenir la grâce d'avoir toujours gravées dans mon cœur la passion de Jésus et vos douleurs.

2^e Douleur.—O mère affligée ! je prends part à la douleur que vous causa votre fuite en Egypte avec votre adorable Fils, déjà poursuivi à mort par les hommes qu'il venait sauver. Par les fatigues et les angoisses de ce pénible voyage, par la pauvreté et l'humiliation de votre séjour en Egypte, je vous supplie, mon aimable Souveraine, de m'aider à supporter, avec vous et comme vous, tous les maux de ce triste exil, afin d'arriver heureusement à la céleste patrie.

3e Doulleur. — O Mère affligée, je prends part à la douleur que vous cause la perte de Jésus à Jérusalem. Pendant trois jours, vous l'avez cherché avec gémissements et avec larmes, ne pouvant prendre un instant de repos en l'absence de celui qui était votre unique bien. Par ces ardues recherches, par cette séparation si longue et si amère, je vous supplie, ô Vierge sainte, de m'obtenir la grâce de ne perdre jamais mon Dieu par le péché, mais de lui être toujours unie sur la terre et de le posséder éternellement dans le ciel.

4e Doulleur. — O Mère affligée, je prends part à la douleur qui saisit votre âme à la rencontre de Jésus tout converti de sang et de larmes, couronné d'épines et succombant sous le poids de ses croix. Par le douloureux qui transperça alors votre cœur et celui de votre Fils bien-aimé, je vous supplie de m'obtenir, ô très-sainte Mère, une parfaite résignation à la volonté de mon Dieu, et la grâce de porter ma croix avec joie dans la compagnie de Jésus jusqu'au dernier soupir de ma vie.

5e Doulleur. — O Mère affligée, je prends part à la douleur qui inonda votre âme au pied de la croix de Jésus. Mère pleine d'amour, par l'agonie que vous avez soufferte avec votre Fils agonisant, et par la bonté ineffable avec laquelle vous nous avez alors reçus pour vos enfants, obtenez-moi de Jésus crucifié la grâce de vivre et de mourir crucifiée à toutes les choses du monde, afin que, vivant uniquement pour mon Dieu, et persévérant dans son amour jusqu'à la mort, je

puisse le voir face à face et joint de lui en paradis.

6e Doulleur. — O Mère affligée, je prends part à la douleur qui transperça votre âme, quand vous regrettiez entre vos bras le corps meurtri et ensanglanté de votre Fils, dont le côté avait été percé par la lance. Par cette cruelle douleur, je vous supplie de m'obtenir l'entrée du divin cœur de Jésus, blessé et ouvert pour moi. Que ce cœur sacré soit ma demeure et toutes mes délices pendant ma vie, et que j'y attende avec paix et confiance le moment de ma mort, pour ne plus m'en séparer pendant l'éternité.

7e Doulleur. — O Mère affligée, je prends part à la douleur où fut plongée votre âme, quand le corps sacré de votre cher Fils fut déposé dans le tombeau, et qu'il fallut vous éloigner, laissant votre cœur brûlant d'amour enserveli avec votre Fils. Par votre cruel martyre, ô Mère du pur amour, obtenez-moi le pardon de toutes mes offenses, protégez-moi contre les tentations, assistez-moi à l'heure de ma mort. Je mets entre vos mains ma pauvre âme, objet de la Passion de Jésus et de vos douleurs. Ne l'abandonnez pas, ô Mère de miséricorde, que vous ne l'avez introduite au séjour du bonheur éternel.

On récite ensuite trois fois : Je vous salue Marie, en l'honneur des larmes que la sainte Vierge a versées dans ses douleurs.

Y Priez pour nous, ô Vierge affligée des plus grandes douleurs.

R Afin que nous soyons faits dignes des promesses de Jésus-Christ.

Pour la gloire du Précieux Sang.

Une abondante moisson spirituelle offerte aux abonnés et aux
zélateurs de " La Voix du Précieux Sang ".

1. Toute personne qui envoie le montant de son abonnement ou de son réabonnement [\$1.00 par année] à " La Voix du Précieux Sang "—édition française ou anglaise—ou qui, ne pouvant s'abonner elle-même, nous envoie le nom et l'adresse d'un nouvel abonné, avec le montant de son abonnement, a droit, pendant un an, aux avantages suivants :

Une intention générale dans toutes les prières et pénitences de la communauté ; une part spéciale dans 600 messes entendues, 500 communions, 20,000 chemins de la croix, autant de chapelets, 500 heures réparatrices de minuit. De plus, nous recommanderons aux prières, à la réunion mensuelle des membres de l'archiconfrérie du Précieux Sang, et dans le journal ceux des parents de nos abonnés et zélateurs qui mourraient pendant l'année. Ces mêmes défunts participeront aussi au service que nous faisons chanter, le 3 novembre, pour nos bienfaiteurs trépassés.

2. Si l'on désirait associer une personne défunte à tous les avantages sus-énumérés, on n'aurait qu'à expédier un second abonnement,—c'est à-dire le nom, etc., d'un nouvel abonné—ou à offrir à Dieu, en faveur de la personne décédée, les avantages auxquels on a droit par son propre abonnement ou son réabonnement.

3. Un pieux souvenir sera envoyé à chaque nouvel abonné, ainsi qu'à chaque zélateur.

Que la bénédiction du Très Précieux Sang de Jésus crucifié repose sur tous ceux qui nous sont dévoués ; qu'elle protège leur famille, leurs entreprises, et les préserve de tout malheur de l'âme et du corps.

1.—N. B.—Tous les envois et demandes doivent être adressés comme suit : " LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ", ST-HYACINTHE, P. Q. (Canada.)

Les personnes qui se plaignent d'erreurs dans leurs comptes sont priées de se rappeler que nous ne répondons que des envois ainsi adressés.

2.—L'abonnement à cette revue mensuelle est toujours daté du jour où l'on s'abonne.

PRIMES EXTRAORDINAIRES.

1.—Toute personne qui, pendant ce mois, nous enverra le montant de deux abonnements nouveaux, recevra, ou un pieux livret sur la dévotion au Précieux Sang, ou une " COURONNE " dite de la BONNE MORT ", ou un NOUVEAU MOIS DE MARIE.

2.—De plus, tous les abonnés des mois de février, mars et avril qui renouvelleront leur abonnement avant la fin d'avril recevront une prime avec leur reçu.

3.—Aux personnes qui se feraient zélatrices de cette œuvre, en envoyant les noms d'au moins 5 abonnés, même y compris le montant de leur abonnement (\$1.00 par an), nous expédierons un MANUEL DU PRÉCIEUX SANG, ou un objet de même valeur.